



L'AMOUR OUF



TRÉSOR FILMS ET CHI-FOU-MI PRODUCTIONS
PRÉSENTENT



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024
COMPÉTITION

ADÈLE EXARCHOPOULOS FRANÇOIS CIVIL

L'AMOUR OUF

UN FILM DE GILLES LELLOUCHE

DURÉE : 2H41

AU CINÉMA LE 16 OCTOBRE

DISTRIBUTION
STUDIOCANAL
SOPHIE FRACCHIA
TÉL. : 06 24 49 28 13
SOPHIE.FRACCHIA@STUDIOCANAL.COM

PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
DOMINIQUE SEGALL, LOANN GREULICH ET SIMON BLANC
LGREULICH@DOMINIQUESEGALL.COM - TÉL. : 06 29 96 04 05
SBLANC@DOMINIQUESEGALL.COM - TÉL. : 06 77 11 99 08

MATÉRIEL PRESSE ET PUBLICITAIRE DISPONIBLE SUR [HTTPS://SCREENINGROOM.STUDIOCANAL.COM/ESPACE-PRO](https://screeningroom.studiocanal.com/espace-pro)



SYNOPSIS

**Les années 80,
dans le nord de
la France.**

**Jackie et Clotaire grandissent
entre les bancs du lycée et les
docks du port. Elle étudie, il traîne.
Et puis leurs destins se croisent et
c'est l'amour fou. La vie s'efforcera
de les séparer mais rien n'y fait,
ces deux-là sont comme les deux
ventricules du même cœur...**



ENTRETIEN AVEC GILLES LELLOUCHE

VOTRE FILM EST L'ADAPTATION D'UN LIVRE QUE VOUS AVEZ EU ENTRE LES MAINS IL Y A 17 ANS, QU'EST-CE QUI VOUS A ATTIRÉ DANS L'IDÉE DE L'ADAPTER À L'ÉPOQUE ?

Ce qui m'a vraiment accroché, c'est cette histoire d'amour sur fond de lutte des classes. Et puis, il y avait ce rappel des époques qui ont été les miennes, ce lien avec mon adolescence.

ET POURQUOI AVOIR ATTENDU 17 ANS POUR LE RÉALISER ?

Je n'étais pas prêt, il me fallait passer par des étapes avant de m'attaquer à ce projet très ambitieux. Et ce qui prend surtout du temps, c'est l'écriture. Je suis quelqu'un de très lent à ce niveau-là. Une fois que j'ai un scénario en main, je sais être rapide. Mon processus d'écriture est particulier parce que j'ai besoin de m'envoyer quand j'écris. Je dois y croire, et lorsque je relis le travail le lendemain, je dois toujours y croire. Les séquences doivent être tenaces, elles doivent s'accrocher à moi comme des moules à leur rocher et survivre à toutes les épreuves. Pour y parvenir, j'ai tendance à repartir en arrière, à revisiter, à réécrire. Et lorsqu'une scène prend forme et qu'elle résonne comme un cœur qui bat, comme ce chewing-gum dans le film, alors je sais que je suis sur la bonne voie.

QU'EST-CE QUI VOUS A DONNÉ ENVIE DE RÉALISER CETTE HISTOIRE D'AMOUR ?

Cette histoire d'amour résonnait avec les périodes de mon adolescence et de mes jeunes années d'adulte. J'ai toujours été attiré par les histoires d'amour contrariées, par le côté lutte des classes qui émane de l'amour pour quelqu'un qui a priori n'est pas fait pour vous.

Cette direction narrative me semblait en harmonie avec mes goûts littéraires et cinématographiques. C'est en quelque sorte un hommage indirect à Martin Eden, un roman que j'adore.

Cela fait écho aussi à des films que j'ai aimés, notamment à ceux de Coppola des années 80, comme RUSTY JAMES ou OUTSIDERS. Une espèce de doux mélange entre violence et sentiments exacerbés, entre chaud et froid, entre sucré et âpre.

VOTRE FILM LE GRAND BAIN EXPLORAIT LA CINQUANTAINE ET LA CRISE QUI PEUT L'ACCOMPAGNER. L'AMOUR OUF ABORDE LE PASSAGE DE L'ADOLESCENCE À L'ÂGE ADULTE. CES PÉRIODES SONT-ELLES DES MOMENTS CLÉS DE VOTRE VIE EN TANT QU'HOMME, CINÉASTE ET COMÉDIEN ?

Oui, parce que l'adolescence est le berceau de nos désirs, de nos envies et de nos fantasmes. Ensuite, une décennie plus tard, survient une sorte d'état des lieux d'où en sont nos rêves. Sont-ils devenus atteignables ou inaccessibles ? Est-ce une continuité ou une rupture ?

Ce sont donc des années charnières pour moi car c'est durant mon adolescence que le désir de cinéma est né en moi. La concrétisation de ce désir s'est déroulée des décennies plus tard, après mes études au cours Florent et, récemment, mes premières réalisations.

LE FAIT DE PORTER EN TÊTE CE PROJET DE FILM PENDANT TOUTES CES ANNÉES, DEPUIS 17 ANS, N'A-T-IL JAMAIS ÉPUISE VOTRE DÉSIR ? ÊTES-VOUS À CE POINT OBSTINÉ QUE VOUS SAVIEZ QU'IL SE CONCRÉTISERAIT UN JOUR ?

Non, je n'avais pas conscience, du moins je n'avais pas de certitude absolue que ce film verrait le jour. Mais ce qui s'est révélé plutôt intéressant, c'est que je trouvais une partie du livre moins captivante, celle du mariage. Avec le temps, j'ai pu inventer des scènes et des situations qui n'étaient pas dans le livre. En fait, je me suis créé une histoire parallèle à celle qui a été écrite.

Je me souviens que le film préféré de mon père était L'INCONNU DE LAS VEGAS qui a inspiré OCEAN'S ELEVEN. Des années après l'avoir vu et

revu avec mon père, je me suis aperçu que j'avais imaginé des scènes qui n'existaient pas.

De la même manière, pour L'AMOUR OUF, une troisième partie est née en moi, de façon totalement inconsciente, avec de nouvelles scènes qui se sont développées d'elles-mêmes. Cela s'est avéré plutôt bénéfique. Cette longue période a favorisé une maturation du sujet, un renoncement puis une reconquête m'offrant ainsi une vision très globale, approfondie et précise de ce que je voulais accomplir. Ce processus d'épuration du sujet m'a donné une base solide lorsque nous nous sommes mis au travail d'écriture avec Audrey Diwan et Ahmed Hamidi.

COMMENT QUALIFIER CETTE HISTOIRE ? EST-CE UNE GRANDE HISTOIRE D'AMOUR SUR FOND DE POLAR ? UN POLAR OÙ DEUX PERSONNAGES S'AIMENT ? UN PORTRAIT DE L'ÂGE ADULTE EN TRAIN DE NAÎTRE ? UN FILM MUSICAL ? OU BIEN EST-CE LE REFLET D'UN DÉSIR DE CINÉMA TELLEMENT IMMENSE QU'IL ENGLOBE TOUS CES ÉLÉMENTS ?

Il s'agit de tout cela à la fois. Plutôt que de réduire ce film à un seul genre et à le résumer avec des adjectifs spécifiques, il reflète un désir de défier certains clichés. Peut-être de manière un peu naïve, mon intention première était de parler de l'amour sous toutes ses formes : familiale, filiale, sentimentale évidemment, amoureuse, mais aussi amicale.

Je voulais aussi contrarier les films de voyous qui souvent n'abordent pas ces nuances. Le film de voyous reste un film de voyous, une comédie romantique reste une comédie romantique. La fusion de ces deux genres est assez improbable mais j'ai toujours été attiré par les mélanges de genre et c'est ce qui m'a beaucoup stimulé dans ce projet. J'ai voulu vraiment traduire cette dynamique de chaud-froid. Et si je devais essayer de le définir, je dirais que c'est une histoire d'amour à la fois musicale et violente. Mais je n'utiliserais pas les termes de comédie ou de drame... Je préfère parler simplement d'histoire.

L'OBSESSION, L'EXCESSIF, LA TRAHISON, L'AMOUR PHYSIQUE, L'AMITIÉ TRAHIE. EST-CE LÀ L'ESSENCE DE CE QUE VOUS AVEZ VOULU EXPRIMER À TRAVERS CETTE GRANDE HISTOIRE D'AMOUR ?

Oui, c'est exactement cela.

LE TRAVAIL D'ADAPTATION ET LE LONG TOURNAGE ONT-ILS ÉTÉ COMME LE DISAIT TRUFFAUT « UNE JOIE ET UNE SOUFFRANCE » ?

Non, je ne qualifierais pas cela de souffrance. C'était un peu vertigineux tellement les journées de tournage prévues étaient nombreuses. L'idée de démarrer le film un 9 mai et de devoir tenir jusqu'au 9 septembre était assez impressionnante. J'ai travaillé avec des producteurs qui m'ont donné les moyens nécessaires pour réaliser ce projet et je chéris cette chance très rare. Malgré cela, il y avait toujours ce sentiment de vertige.

Je me demandais si j'aurais les ressources nécessaires, le souffle suffisant non seulement pour raconter cette histoire mais aussi pour faire vibrer mes acteurs et mon équipe. Insuffler assez de désir pour que chaque membre de l'équipe se présente chaque jour avec la même motivation et le même enthousiasme compte énormément dans la réussite d'un projet.

Il s'avère que la démarche a été beaucoup plus fluide que je ne l'avais imaginée. J'étais motivé par le désir de créer et de partager. Le tournage a été extrêmement agréable et j'ai été porté par cette allégresse.

Durant des périodes aussi longues, j'ai suivi le principe selon lequel « c'est en restant fidèle à son choix que l'on sauve son choix ». Mais il m'est arrivé de remettre en question cette fidélité à mes décisions.

En milieu de tournage, j'ai passé des nuits blanches à me questionner sur la pertinence de mes choix artistiques, sur la grammaire utilisée, sur le style adopté et sur la réalisation.

Mais cette angoisse ne sert à rien.

Parce que j'avais déjà tourné depuis deux mois selon cette approche, il fallait rester fidèle à cette vision et la mener jusqu'au bout. Il y a mille manières de réaliser un film, mille manières de le raconter. J'aurais pu tout filmer caméra à l'épaule, pousser davantage l'esthétique, être plus abstrait ou encore plus concret... Ces réflexions m'ont parfois plongé dans des eaux troubles. Mais, au quotidien, j'ai été très soutenu par une équipe soudée, volontaire et joyeuse.

QUELS SONT VOS CHOIX DE MISE EN SCÈNE ? VOUS SOUHAITIEZ MONTRER À LA FOIS L'HISTOIRE D'AMOUR DES PERSONNAGES ET VOTRE PROPRE HISTOIRE D'AMOUR EN TANT QUE CINÉPHILE ?

Oui, je dirais que c'est un peu cela, bien que je n'aie pas cherché à être trop démonstratif ni à faire des références directes. Ce film était un projet que je portais en moi depuis si longtemps que j'avais déjà des images bien précises en tête. Par exemple, lorsque Mallory Wanecque et Malik Frikah s'embrassent dans le champ de colza, je voulais vraiment

retrouver l'atmosphère des champs de colza que j'avais traversés en train à différents moments de ma vie.

Des images très tenaces étaient gravées dans mon cœur et mon esprit, comme celle d'Adèle éclairée par des phares dans la cabine téléphonique.

Le reste du processus était un peu comme des wagons de train qui se rattachaient à cette locomotive initiale, mais j'avais une vision assez claire et des jalons visuels très concrets pour guider la trajectoire du film.

BEAUCOUP D'ACTEURS AVEC QUI VOUS AVIEZ DÉJÀ JOUÉ FIGURENT AU CASTING DE VOTRE FILM : ADÈLE EXARCHOPOULOS, FRANÇOIS CIVIL, KARIM LEKLOU, BENOÎT POELVOORDE... COMMENT S'EST PASSÉ LE TOURNAGE ? FALLAIT-IL ÊTRE « POTES » POUR TRAVAILLER ENSEMBLE PENDANT DE LONGS MOIS ?

Non, en réalité François Civil, Karim Leklou et Adèle Exarchopoulos sont des personnes avec qui j'ai eu énormément de plaisir à tourner BAC NORD mais nous ne sommes pas de la même génération. Nous avons partagé quelques moments ensemble, mais ce n'étaient pas des amis comme Guillaume Canet, Jean Dujardin et d'autres acteurs de ma génération. Quant à Benoît Poelvoorde, il était évident pour moi qu'il ferait partie de mon film. Je tiens à ce qu'il soit dans chacun de mes films parce que je lui dois beaucoup et parce qu'en plus, c'est lui qui m'a fait découvrir le livre à l'origine du scénario.

Pour Alain Chabat, c'était un acteur avec lequel je voulais travailler depuis longtemps. Je lui avais déjà proposé un rôle dans LE GRAND BAIN et je pensais qu'il était parfait pour ce personnage.

Je souhaitais aussi tourner avec des acteurs plus jeunes que moi, notamment pour représenter les adolescents. C'était aussi un grand pari financier, parce que près de la moitié du film était jouée par des acteurs adolescents, pour la plupart inconnus. Pour équilibrer cela, il était nécessaire d'inclure des acteurs plus connus. Et il se trouve que les acteurs plus célèbres que j'ai choisis sont des personnes que je connaissais déjà. Mais je ne souhaitais pas pour autant réunir un casting « de potes ». Je ne connaissais pas personnellement ni Raphaël Quenard ni Anthony Bajon, et, en ce qui concerne Elodie Bouchez, avec qui j'ai déjà tourné, nous ne sommes pas non plus des amis. Ce sont des personnes dont j'estime énormément le talent. De plus, je crois qu'à un certain stade, les « bandes de potes » peuvent avoir un effet inhibant. Il faut savoir s'en détacher. J'ai plutôt le sentiment d'avoir sélectionné le meilleur casting possible pour ce film.

ET DONC VOUS AVEZ CHOISI DES ACTEURS CONNUS ET DE NOUVEAUX ACTEURS COMME MALLORY WANECQUE ET MALIK FRIKAH. COMMENT S'EST DÉCIDÉ LE CHOIX ?

Ce choix s'est fait à travers un casting traditionnel. J'ai auditionné beaucoup d'adolescents et d'adolescentes, et ces deux jeunes acteurs se sont imposés par leur talent. Mallory m'a impressionné par sa ressemblance frappante avec Adèle, ainsi que par son jeu intense et magnétique. Je n'avais pas encore vu LES PIRES que j'ai découvert après l'avoir choisie et je n'ai pas été déçu.

Quant à Malik, sa performance lors de l'audition correspondait parfaitement à ce que je recherchais pour le personnage de Clotaire. Une instruction de mise en scène qui correspondait à une image que j'avais en tête indiquait que Clotaire attendait la sortie des élèves du bus devant le collège, fumant une cigarette assis sur le capot d'une voiture et insultait joyeusement tous les adolescents qui passaient. Lors des auditions, il a été le seul à reproduire cette scène en étant assis sur une table, tandis que tous les autres étaient debout. Sa façon de se mettre en situation a accroché mon regard et mon intérêt.

Il s'est avéré que, physiquement, il avait déjà l'attitude de Clotaire. Indépendamment de leur apparence avantageuse, l'un et l'autre ont un talent inouï, et j'ai su qu'ils étaient les acteurs parfaits pour les rôles.

PARLONS DES SCÈNES DE DANSE ET DES CHORÉGRAPHIES AVEC LA HORDE. ÉTAIENT-ELLES AUSSI DES IMAGES QUI VOUS TRAVERSAIENT L'ESPRIT ET VOUS HANTAIENT ?

En réalité, cela fait partie de ces images que j'ai un peu fantasmé au fil du temps, en me remémorant surtout mes années adolescentes. Je me souviens que la musique occupait une place prépondérante dans ma vie. Qu'elle accompagnait chacun de mes enthousiasmes, mais aussi beaucoup de mes peines, mes douleurs amoureuses, multiples et variées à cette époque. Elle était aussi présente dans mes rêves, mes désirs et mes emballements.

MAIS VOUS NE DANSIEZ PAS ?

Je ne dansais pas physiquement mais j'ai dansé dans ma tête. À cette époque-là, j'écoutais énormément de musique. Adolescent, j'écoutais mon walkman dans mon lit et c'était comme partir, m'envoler ou d'avoir mon propre cinéma en 35 mm dans ma chambre. C'était une manière de m'évader du réel. Et j'ai réalisé que tomber amoureux était probablement la plus belle des soustractions au réel. Dans le film, j'ai donc voulu ajouter une touche supplémentaire avec cette idée de

chorégraphie, où soudain le lycée semble vide. Il n'y a plus que Mallory Wanecque et Malik Frikah eux deux et la musique, un clin d'œil à "The Cure", et un instant qui leur appartient uniquement et que nous avons la chance de partager avec eux. Bien qu'il y avait une ou deux scènes supplémentaires prévues dans le scénario initial, j'ai estimé que deux suffisaient pour véhiculer l'émotion que je cherchais à transmettre.

N'EST-CE PAS AUSSI DU FANTASME DE SPECTATEUR ? Y A-T-IL QUELQUE CHOSE DE MOINS RÉEL QUE LES COMÉDIES MUSICALES ET CES INSTANTS OÙ LES GENS SE METTENT À DANSER DANS LA RUE ?

Mais comme il n'y a rien de moins réel que d'accompagner un casse violent de banque avec de la musique. Après tout, le cinéma n'est pas réel, il n'est pas réaliste. Dès qu'une caméra est en jeu, on quitte le réel.

On peut essayer de retrouver ou de singer le réel mais ce n'est jamais la même chose. C'est pourquoi j'aime tant le cinéma, lorsque justement il dit au revoir au réel.

C'EST GILLES LELLOUCHE, RÉALISATEUR PLUTÔT QUE COMÉDIEN, QUI SIGNERA VOTRE PROCHAIN FILM ?

Il est vrai que j'aime beaucoup être réalisateur, mais cela dépend des opportunités qui se présentent. Ce qui m'anime par-dessus tout dans la réalisation, c'est la remise en question constante, le sentiment de commencer avec une page vierge. C'est ce qui est excitant, la prise de risque et le trac qui l'accompagne. Être acteur me plaît lorsque cela suscite en moi de la peur. Donc non, j'essaie de mener ces deux combats de front et à concilier ces deux facettes de ma carrière autant que possible.



ENTRETIEN AUDREY DIWAN ET AHMED HAMIDI

SCÉNARISTES

GILLES LELLOUCHE AVAIT SON PROJET DE FILM EN TÊTE DEPUIS 18 ANS, AHMED VOUS AVIEZ DÉJÀ TRAVAILLÉ SUR LE GRAND BAIN ET VOUS AUDREY, VOUS ÊTES NOUVELLEMENT ARRIVÉE DANS L'ÉQUIPE. COMMENT VOUS ÊTES-VOUS RÉPARTI LES TÂCHES ?

AHMED HAMIDI : Nous nous connaissons déjà très bien avant de partager ce projet, ce qui a facilité notre collaboration. Gilles Lellouche avait pensé à Audrey dès le début du projet de L'AMOUR OUF pour apporter de la fraîcheur, de la beauté, de la nouveauté... Et un cerveau en plus ! Audrey faisait partie de la combinaison dès le départ. Ensuite, tout s'est enchaîné très naturellement.

AUDREY DIWAN : Gilles nous a donné des clés dès le départ. Nous avons une base solide pour commencer à penser le film, une grammaire cinématographique composée de références qu'il voulait exploiter. Gilles s'est inspiré des cinémas anglais et américain mais aussi de quelques films français qui l'ont marqué. Notre travail a consisté à agréger et articuler ces idées importantes pour lui, à utiliser ces codes pour créer un

récit d'aujourd'hui, explorer la figure du voyou, avec la violence comme langage, et l'histoire d'une fille un peu brisée, qui se croit sans destin et pourrait être perçue comme une femme trophée, mais qui finit par se libérer de cette image. Pour cela, il était essentiel de parler le même langage que Gilles, en partant des films, des musiques et de tout l'univers pop que nous avons partagé.

A. H. : Exactement. Nous avons eu de nombreux échanges sur les personnages et sur la manière de les adapter du livre et d'en inventer de nouveaux. Il s'agissait de savoir comment jouer avec ceux que nous avions créés et qui ne figuraient pas dans le livre. Une fois que nous avions saisi la vision de Gilles pour le projet, nous avons commencé à travailler autour de ces éléments.

LE LIVRE A-T-IL VÉRITABLEMENT SERVI À QUELQUE CHOSE ? PARCE QU'EN FIN DE COMPTE, IL Y A UNE FEMME, UNE ATMOSPHÈRE...

A. D. : Oui, le livre a été essentiel. Le fait que ce roman soit resté si longtemps dans la tête de Gilles montre son importance et tout l'attachement qu'il portait à cette histoire.

IL Y A DEUX ADOLESCENTS QUI SE PERDENT DE VUE ET SE RETROUVENT, PUIS UNE VENGEANCE. QU'EST-CE QUE CELA SIGNIFIE ?

A. D. : Au-delà de la simple vengeance, il faut comprendre où commence l'amour. Il y a ici une pulsion romantique fondamentale qui est très représentative de Gilles, quand on le connaît. J'interprète le récit comme une histoire d'amour qui débute là où la nôtre s'arrête. Nos personnages se débattent avec leurs propres démons, leurs trajectoires, leur déterminisme, la violence et le goût de l'inachevé. Cette difficulté à se construire est très universelle.

Ce qui fait avancer le récit ce n'est pas seulement le fait qu'ils se sont aimés et que cet amour les a marqués. C'est plutôt qu'un jour, ils seront prêts à aimer pleinement. L'histoire sentimentale devient donc une force motrice. Je pense que c'est l'une des dimensions qui a résonné chez Gilles.

A. H. : La notion de géographie était également essentielle pour nous. Nous avons puisé dans le livre une véritable dimension géographique. Cela signifie que l'histoire ne pouvait se dérouler que dans le Nord, en écho au cadre irlandais du livre. Dès le départ, Gilles nous a imposé cette dimension géographique, cette imagerie. Cela nous a permis de

raconter l'histoire dans un cadre temporel précis, à la géographie bien définie. Comme Jacques Brel le disait, l'enfance est aussi une notion géographique. Cela nous a aussi aidés à trouver un cadre territorial approprié pour les adolescents de 15 ans.

A. D. : Oui, et Gilles nous a souvent parlé de ce territoire en évolution. Qu'est-ce que cela signifie de ne jamais quitter cette ville, alors que son apparence change, en même temps que celle de ses habitants ? Il y a une correspondance entre la géographie des lieux et ce qu'ils deviennent. Il est vrai que cette traversée du temps à travers un seul lieu existe dans le livre.

À MESURE QUE VOUS CONSTRUISIEZ LE SCÉNARIO, LE PRINCIPAL TRAVAIL D'ADAPTATION NE CONSISTAIT-IL PAS À S'ÉLOIGNER DU LIVRE, PROGRESSIVEMENT, POUR REPLONGER DANS L'IMAGINAIRE DE GILLES LELLOUCHE ?

A. H. : Gilles et moi étions peut-être un peu plus « les cancre » , mais Audrey nous ramenait souvent aux points de bascule du livre. Pas forcément pour s'en inspirer, mais pour s'assurer que nous respections ces moments cruciaux. Ensuite, nous nous en sommes écartés pour raconter notre propre histoire, avec des éléments comme cet amour de 15 ans, l'amour brisé, les usines qui ferment, ce monde fermé et pauvre... À chaque fois, Audrey nous rappelait l'essence du film en piochant ces éléments essentiels.

A. D. : Certains éléments du livre qui nous semblaient un peu ubuesques nous ont servi d'architecture en creux, nous offrant la possibilité de chercher quelque chose de nouveau. À certains endroits, nous avons pu embrasser des aspects un peu fous. Le curseur, c'était Gilles, qui cherchait à créer quelque chose d'unique, dans la veine de la pop française. Il cherchait aussi à définir un personnage féminin fort. En parlant des usines qui ferment, nous avons chacun puisé dans notre vécu pour enrichir l'histoire.

A. H. : Des éléments nous plaisaient énormément dans le livre. Nous étions persuadés de les intégrer. Comme la fille avec qui il couche pour la première fois. Ce personnage venait semer le trouble dans sa tête, et au final, nous l'avons transformé et l'avons développé. Donc, oui, nous avons suivi le livre, mais nous nous en sommes parfois détachés pour raconter notre propre histoire.

A. D. : Gilles a une boussole et des désirs très précis et parfois même une idée fixe. Cela peut être une image trouvée sur Internet, sur un site dont il ne se souvient pas, et qu'il passe des heures à rechercher.

Comme cette image de deux adolescents accrochés à l'avant d'un tramway. Notre travail est alors d'articuler l'histoire autour de cette image, parce qu'elle est une idée persistante très forte. Nous savons tous les deux que cette image nous tiendra à cœur et influencera le récit de manière significative.

A. H. : Même s'il a mis trois heures à retrouver cette image dans son téléphone, nous avons adoré !

A. D. : Il y avait une matière très riche dans le scénario. Le film était initialement minuté à 4h40. C'était un choix courageux de la part de Gilles, car il s'est obligé à un tri minutieux par la suite. Il devait déterminer ce qu'il préférerait mais aussi ce qui correspondait moins à sa vision, puis renoncer au reste et relancer de nombreuses réécritures très engagées. Passer de 4h40 à 2h40 est un véritable processus d'écriture. Et il ne renonçait que dans l'urgence. Il avait un tel appétit pour les scènes, les situations et les personnages qu'il adorait qu'il ne voulait pas choisir. Notre rôle était donc de soutenir un texte autour de ses désirs, de l'aider à maintenir ce texte très long pour qu'il puisse ensuite le passer au tamis et choisir le film final.

A. H. : Il est vrai que Gilles est singulier et assez précis. On a beau essayer de se détacher de ses idées et d'apporter autre chose, il revient toujours à son idée initiale !

AVEC LA PANDÉMIE DE COVID, LES TOURNAGES DE GILLES LELLOUCHE ET VOS ENGAGEMENTS PERSONNELS, LE TEMPS PROLONGÉ D'ÉCRITURE VOUS A-T-IL ÉTÉ BÉNÉFIQUE ?

A. H. : Je pense très sincèrement que nous avons eu beaucoup de chance. Il faut rendre hommage aux producteurs qui ont fait preuve de beaucoup de patience et davantage encore. Il faut rappeler qu'ils avaient acheté les droits 17 ans auparavant !

Écrire en trois ans est un luxe que peu de scénaristes peuvent se permettre. Nous avons eu cette opportunité et cela nous a aidés à être confiants en attaquant le scénario, puis à nous en détacher sereinement trois ans plus tard parce que nous avions eu le temps d'avancer et de réfléchir. En fait, le temps est un luxe pour l'avenir.

A. D. : Bien sûr. Et pour Gilles, le temps est une véritable matière. C'est très drôle, parce que dans la vie, il est pressé de tout, mais dans l'écriture, il croit en la vertu du temps.

A. H. : Tout en étant pressé ! (rires)

A. D. : Oui, tout en étant pressé, il prend aussi le temps nécessaire. C'est comme un système de réaffirmation. Ce qui résiste à l'épreuve du temps, c'est ce qui restera dans le film. Beaucoup d'éléments étaient présents dès le départ.

L'autre aspect réside dans l'intime corrélation entre l'écriture et l'univers musical. Parfois, il joue les scènes si intensément, même pendant que nous écrivons, que nous finissons par travailler toute une séance en hurlant.

GILLES LELLOUCHE CHANTE ?

A. D. : Non, mais il a un tempo qui reflète son rythme intérieur. De plus, nous avons travaillé sur la musique qui se fond dans les dialogues et interagit avec eux. C'était une dimension particulièrement enrichissante de nos sessions d'écriture.

A. H. : Il faut être mélomane pour apprécier (rires).

QUESTION 7 : SUR CETTE DURÉE, IL Y A EU DIFFÉRENTES VERSIONS. DE LA PREMIÈRE À LA SEPTIÈME, Y A-T-IL EU DES ÉVOLUTIONS ?

A. D. : Il y a eu 50 pages (rires). Je ne sais pas si nous avons passé plus de temps à changer ou à ajouter. Il y avait une abondance de contenu et je leur demandais souvent : « Êtes-vous vraiment sûrs ? ». L'histoire prenait de l'ampleur et l'on nous disait « encore ». C'était une expérience fabuleuse parce que nous étions encouragés à aller plus loin. Il y avait un désir et une appétence partagés entre Gilles et les producteurs. Pour moi, c'est une expérience scénaristique unique.

A. H. : Après le « encore », nous avons réécrit le scénario. La version précédente ne nous semblait pas vraiment aboutie. Nous en étions assez convaincus, et lorsque les producteurs ont lu cette version, ils en voulaient encore, ce qui est assez rare.

A. D. : Dans le film final, les producteurs ont conservé bon nombre des scènes qui ont été ajoutées par la suite. Cela leur donne totalement raison. Ensuite, il y a aussi cette fonction exploratoire du récit. Les contraintes ont leurs vertus. Nous avons vécu une expérience inverse, la possibilité de naviguer dans le temps, d'explorer les personnages. Cela

n'a pas simplifié la tâche de Gilles lors du montage car il y a de nombreux personnages attachants que l'on a envie de voir. Personnellement, j'adore Lacoste, je pourrais même voir 40 minutes de plus de Lacoste dans le film. En fin de compte, tous les personnages secondaires ont une importance et pourraient être intégrés au montage. Trouver l'équilibre narratif est difficile en raison de la richesse du matériau.

BEAUCOUP DE SCÈNES TOURNÉES AVEC DES PERSONNAGES DITS « SECONDAIRES » ONT-ELLES ÉTÉ SUPPRIMÉES ?

A. D. : En réalité, c'est une question d'équilibre délicat et passionnant à trouver. Bien sûr, lorsque l'histoire centrale est déjà si dense, il est tentant de privilégier l'efficacité narrative, mais cela pose des défis. Trouver ces compromis est gratifiant mais difficile. Il est vrai que le temps est un allié précieux pour résoudre ces dilemmes, mais il y a toujours des arbitrages difficiles à faire. L'histoire doit avancer tout en tenant compte de ces personnages annexes séduisants que nous avons également envie de développer. Gilles a choisi une voie ardue, mais peut-être que, comme le temps, ce qui devait résister a résisté.

A. H. : Je suis tout à fait d'accord avec ce que vient de dire Audrey. Je pense aussi au thème, à la comédie romantique, trash, pop.

A. D. : Gilles disait toujours « chaud et froid », il souhaitait que l'on passe de l'un à l'autre.

A. H. : Il cherchait à combiner le sucré, comme de la barbe à papa, avec de la violence. C'était vraiment une balade entre ces deux extrêmes.

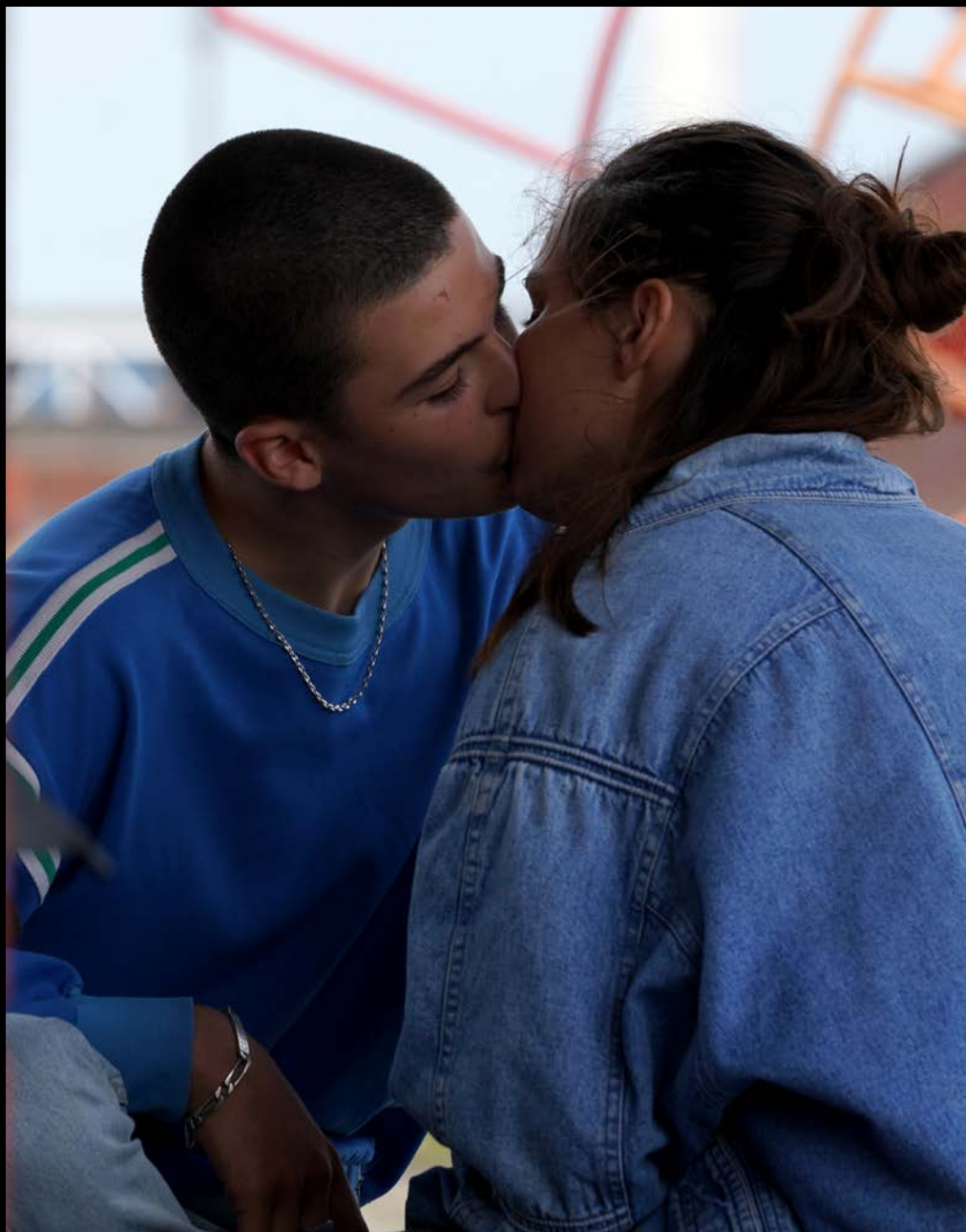
EST-CE UN MÉLANGE DE GENRES, DE PÉRIPÉTIES, D'ÉMOTIONS ?

A. D. : C'est avant tout une question de courage pour mélanger ces éléments. Ce n'est pas la voie la plus simple, car il faut guider le spectateur à travers différentes émotions. Cela implique le risque que certains préfèrent le sucré tandis que d'autres préfèrent l'acide. Pour Gilles, le récit prend vie lorsque nous avons intégré toute cette palette d'émotions.

A. H. : Il s'agit aussi de brouiller les genres, de détourner le film de voyous traditionnel, de déconstruire le genre de la comédie romantique, de perturber tout cela.

A. D. : Exactement, jouer avec les codes et les emmener vers de nouveaux horizons.





ENTRETIEN ADÈLE EXARCHOPOULOS ET MALLORY WANECQUE

POUVEZ-VOUS TOUTES DEUX NOUS PARLER DE VOTRE INTERPRÉTATION PERSONNELLE DE VOTRE PERSONNAGE JACKIE ? COMMENT LA PERCEVEZ-VOUS ? COMMENT A-T-ELLE ÉVOLUÉ EN VOUS TOUT AU LONG DE CES MOIS DE TOURNAGE ?

ADÈLE EXARCHOPOULOS : Pour façonner Jackie, les seules répétitions que j'ai eues, que ce soit avec Gilles ou avec François, ont porté sur toute sa construction adolescente et amoureuse, ce moment fait de fantasmes et d'illusions qui l'ont profondément forgée. Jackie, pour moi, est quelqu'un qui s'est construit sur la solidité de son père et en même temps dans l'absence totale de sa mère. Elle s'est réfugiée dans une relation extrêmement fusionnelle. Ses fondations sont fragiles parce qu'elle a perdu sa mère très jeune et cherche quelque chose de plus solide ailleurs. Elle est forte sur ses appuis, très lucide et curieuse. Puis, tout à coup, elle est dévastée par un immense chagrin qui reste sans réponse lorsque Clotaire se retrouve en prison. Elle est alors submergée et essaie de vivre dans une forme de déni lorsqu'elle rencontre Jeffrey... Ce qui est beau chez Jackie, c'est qu'elle pourrait être n'importe qui. Quand vous la rencontrez, vous ne soupçonnez pas forcément toutes les épreuves qu'elle a traversées. Ce qui est stupéfiant, c'est de se dire qu'elle surmonte le deuil de sa mère, mais que le deuil de quelqu'un de vivant lui est presque insupportable, et c'est une expérience commune à beaucoup. Pour moi, elle est une héroïne parce qu'elle se sauve elle-même. C'est

la première fois que je remarque dans un film une femme qui se tire d'affaire par ses propres moyens, de cette façon. Dans la scène de la cabine téléphonique, ce n'est ni Clotaire ni son père qui la sauve, c'est elle-même qui prend les choses en main.

MALLORY WANECQUE : Malik et moi nous sommes préparés pendant environ cinq mois avec un coach, Daniel Marchaudon. Nous faisons des lectures et travaillions sur la manière de penser de mon personnage, Jackie. Pour moi, Jackie est une fille forte, qui a dû se forger elle-même après la perte de sa mère. Quand Clotaire entre en prison, je ne le vois pas comme un abandon mais plutôt comme la perte d'une deuxième personne qui comptait énormément pour elle. À ce moment-là, je vois une fille déterminée et intelligente, qui essaie de se protéger par peur d'être à nouveau abandonnée. Donc oui, c'est une fille forte et intelligente.

IL EST ASSEZ RARE DANS UN FILM DE VOIR SON PROPRE PERSONNAGE À DES ÂGES DIFFÉRENTS, PLUS VIEUX POUR MALLORY, PLUS JEUNE POUR ADÈLE. EST-CE QUE CELA A ÉTÉ TROUBLANT, EXCITANT, NOUVEAU, INQUIÉTANT OU ÉTRANGE ? COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU CETTE EXPÉRIENCE ?

A. E. : Ce qui est amusant, c'est que l'on m'a souvent dit que Mallory me ressemblait, avant même que je la connaisse, avant même le film de Gilles. J'étais très flattée car je connaissais déjà son travail. Pour moi, dans la vie, on peut être tellement de personnes différentes en fonction de qui nous regarde, de ce que l'on vit, que je trouve cela extrêmement intéressant. Nous cherchions des similitudes dans des subtilités comme la manière dont elle fume une cigarette, ou d'autres questions que nous nous posions toutes les deux. J'ai assisté à des séances où Mallory travaillait avec Daniel Marchaudon et je l'ai également observée seule. Nous nous demandions, par exemple, si elle lui écrivait en prison ou si elle pensait qu'il était innocent. Nous nous efforcions de nous poser les mêmes questions qu'elle sur ce qu'elle vivait.

M.W. : Je n'étais pas stressée mais plutôt dans un état de « Il faut que ça fonctionne ». Comme Adèle l'a mentionné, depuis mon premier film « Les pires », on me disait souvent que nous nous ressemblions beaucoup, que ce soit dans mon sourire, ma manière de parler, voire même dans mon jeu. Quand j'ai appris que j'allais jouer avec Adèle et surtout que je devrai jouer à être elle plus jeune, j'étais vraiment excitée.

ET DANS VOS INTERPRÉTATIONS, Y A-T-IL UN EFFET DE MIMÉTISME ?

A. E. : Pour moi, la Jackie de mon époque se retrouve au fond du trou. Elle est quelqu'un de brisé. Ce n'est plus du tout la jeune femme pleine d'illusions qui tombe amoureuse. C'est quelqu'un qui a été déçu, qui a perdu, qui s'est perdu. À mes yeux, elle émerge d'un coma. Donc je ne pense pas qu'il y ait de mimétisme à rechercher. Ce qui compte davantage, ce sont les regards et les émotions profondes, les questions intérieures, etc. Avec Mallory, nous n'avons pas vraiment cherché à trouver des similitudes.

M. W. : Nous n'avons pas spécialement cherché à nous ressembler. Nous nous sommes concentrées sur des détails comme la manière de fumer une cigarette et d'autres nuances... Mais oui, la Jackie jeune et celle qui grandit sont deux personnes assez différentes. Donc, nous n'avons pas vraiment mis l'accent sur la ressemblance, et je pense que ça fonctionne bien.

EST-CE QUE LE FAIT QU'ADÈLE AIT UNE CARRIÈRE PLUS IMPORTANTE, QU'ELLE SOIT UNE ACTRICE EXPÉRIMENTÉE, TRÈS CONNUE, RECONNUE ET PRIMÉE, ET QUE CELA RISQUE D'ENTRAÎNER DES COMPARAISONS, AJOUTE-T-IL UN STRESS SUPPLÉMENTAIRE POUR VOUS ?

M. W. : Honnêtement, je ne me suis pas posé la question. Non, il n'y a pas de stress. Je suis très fière qu'on me compare à elle, et j'espère avoir une carrière aussi remarquable et aussi brillante. Je ne suis pas dans une optique de comparaison constante entre nous. Chacun suit son propre chemin professionnel, voilà tout.

COMMENT AVEZ-VOUS VÉCU LA DURÉE DU TOURNAGE, L'AMPLEUR DU FILM ET LA FAÇON DONT GILLES DIRIGE LES COMÉDIENS ?

A.E. : Ce tournage reste l'un des plus importants pour moi. D'abord, je me suis sentie incroyablement bien entourée. Gilles prend soin aussi bien de ses figurants que de ses acteurs principaux. On sent que c'est un projet qui lui tenait à cœur depuis très longtemps, imprégné de son adolescence, de ses influences et d'une grande histoire d'amour.

Je trouve que ce film extrêmement généreux lui ressemble vraiment. Sincèrement, l'expérience a été enrichissante. Elle aurait pu durer six mois de plus pour ma part. Ce qui est assez amusant, c'est que je joue finalement plus avec Vincent Lacoste, qui incarne Jeffrey, qu'avec François qui joue Clotaire, mon amour dans le film. Je garde un souvenir extrêmement joyeux de ce tournage qui était malgré tout très exigeant. J'ai rarement vu une mise en scène aussi précise que celle de Gilles et d'Enzo, avec l'influence remarquable de Hugo Sélignac, le producteur.

M.W. : Ce tournage m'a occupée toute une année car il a duré cinq mois, avec une phase préparatoire de cinq à six mois. Malik et moi avons dû apprendre la danse et à maîtriser des cascades... Ces cinq mois de préparation et ces cinq mois de tournage étaient intenses.

C'était aussi une équipe imposante. Chaque matin, en arrivant sur le plateau, on pouvait voir près d'une centaine de personnes. J'étais un peu stressée car je sentais la responsabilité d'être au centre de ce grand et magnifique casting. Mais c'était une expérience incroyable, vraiment prenante. Jouer aux côtés de Malik, qui est destiné à devenir un grand acteur, était vraiment une opportunité enrichissante pour moi.

Étant donné que c'était un projet qu'il portait depuis longtemps, Gilles sautait de joie comme un enfant à chaque prise réussie. L'ambiance était très joyeuse.

Comme l'équipe de tournage était en grande partie celle qu'il avait réunie pour « Le Grand Bain » et ses autres longs métrages, tout le monde se connaissait déjà, formant une véritable ambiance de famille. C'était mon deuxième long métrage et j'entendais souvent parler d'Adèle. J'avais l'impression que nous nous connaissions déjà et cela décuplait le plaisir. J'étais vraiment contente de me lever le matin, sachant que nous allions passer de bonnes journées ensemble.

COMMENT S'EST PASSÉE VOTRE COLLABORATION, MALLORY AVEC MALIK ET ADÈLE AVEC FRANÇOIS ? QUEL TYPE DE JEU, QUELLE RELATION AVEZ-VOUS INSTAURÉE SUR LE TOURNAGE ?

A.E. : Pour ma part, je dois avouer que je connaissais déjà François, j'avais déjà travaillé avec lui. François est un partenaire de jeu extrêmement sensible, généreux, disponible, très présent et profondément investi. C'est d'ailleurs lui qui a eu l'idée de considérer nos scènes comme celles d'adolescents, ce que j'ai trouvé brillant. Il partage cette similitude de discipline, d'intensité et de disponibilité avec Malik. Pour moi, il incarne parfaitement le rôle de Clotaire, à la fois taciturne et nourri par ses expériences antérieures. Il est extrêmement facile de créer une complicité avec lui, car c'est vraiment un partenaire idéal, sincèrement parfait pour le rôle.

M. W. : Avec Malik, nous nous sommes rencontrés lors du casting. J'avais initialement auditionné avec un autre garçon, mais avec Malik, tout s'est immédiatement fait naturellement. Nous nous sommes compris et tout a été fluide dès le premier instant.

C'était aussi le deuxième ou troisième long-métrage de Malik, mais son premier vrai grand film et je pense qu'il ressentait une certaine pression. Le premier jour, lors de sa première scène, l'une des plus importantes du film, il nous a tous impressionnés. Il devait exprimer sa colère et détruire des objets. Il s'est complètement immergé dans son rôle et il nous a tous beaucoup impressionnés.

Malik est vraiment un partenaire de jeu idéal, c'est un grand acteur. J'avoue que je ressentais une certaine pression en me disant « Il faut que je sois à la hauteur ». Et finalement, tout s'est très bien déroulé !





ENTRETIEN FRANÇOIS CIVIL ET MALIK FRIKAH

PARLEZ-MOI DE CLOTAIRE. COMMENT AVEZ-VOUS PERÇU CE PERSONNAGE ?

MALIK FRIKAH : Clotaire, adolescent, a grandi dans un environnement violent et il lutte chaque jour contre cette injustice de la vie. Il en veut à cette existence. Il a du mal à s'exprimer avec des mots et s'exprime plus avec les poings. Ce n'est pas quelqu'un qui montre facilement ses sentiments. On le suit depuis son enfance, confronté très tôt à cette forme d'injustice, ce qui nourrit en lui une sorte de ressentiment envers la vie.

Il est profondément meurtri par son passé, par la vie qu'il mène et se sent rejeté. Il exprime cette douleur, peut-être de manière inappropriée, mais c'est sa manière à lui. Jusqu'au jour où il rencontre une fille qui, pour la première fois, va lui faire confiance. On sent chez Clotaire le désir de montrer qu'il est bien plus que le garçon des quartiers qui se bat tous les jours et qui fait du mal aux autres. Il a un grand cœur, mais il a du mal à le montrer.

Lorsqu'il essaie de s'ouvrir aux autres, ils se referment sur eux-mêmes, et vice-versa. Il a du mal à communiquer avec les gens et se sent souvent isolé, dans sa bulle avec son frère et son meilleur ami avec qui il est plus à l'aise.

Jackie va être la personne qui lui va lui permettre de s'ouvrir. Elle est celle qui le comprend vraiment. Malgré

la peur qu'il inspire et ce que les autres pensent de lui, elle se fait son propre avis. Cette rencontre marque un tournant, où l'on découvre le vrai Clotaire : un garçon désarmé, loin de l'image de l'adolescent en quête de violence et de confrontation, qui se retrouve face à Jackie, tout autant désemparée que lui.

FRANÇOIS CIVIL : Clotaire est un personnage entravé par son milieu social. Malgré ces obstacles, il trouve encore la beauté au sein de la crasse ambiante. Sa poésie intérieure et sa sensibilité à la beauté entrent en conflit avec l'éducation stricte qu'il a reçue de son père, qui lui inculque de ne pas s'attacher aux belles choses pour éviter les déceptions. La rencontre avec Jackie le révèle à lui-même et le sauve de son propre désespoir. Malik a évoqué l'injustice sociale que subit Clotaire mais il endure aussi une injustice personnelle en étant faussement accusé. J'ai repris le personnage à partir de ce moment-là, quand il devient un Clotaire presque résigné. Sa part de poésie intérieure à explorer était pour moi plus ténue. Si le jeu de Malik apporte un panache particulier à ce personnage, j'ai choisi de présenter un Clotaire un peu amorphe, toujours en décalage. Que ce soit dans le temps, dans ses paroles ou dans son comportement, il donne l'impression de n'être pas pleinement présent. C'est de cette manière que j'ai voulu raconter ses années de solitude et de prison.

AVEZ-VOUS DISCUTÉ DU PERSONNAGE AVANT LE TOURNAGE POUR ASSURER UNE CONTINUITÉ DANS LE JEU OU EST-CE QUE LES DIX ANS DE PRISON CRÉENT UN PERSONNAGE SI DIFFÉRENT QUE CHACUN A DÉVELOPPÉ SA PROPRE INTERPRÉTATION ?

F. C. : Les dix ans de prison m'ont effectivement offert une certaine latitude pour introduire une énergie différente dans le personnage. Mais nous avons longuement discuté de qui il était enfant, de son besoin d'amour et de reconnaissance, de ses frustrations. Tout cela alimente la rage qu'il a en lui. L'énergie positive de ce gamin est transformée par la dureté de son environnement et l'éducation qu'il a reçue.

Ces éléments constituaient notre base commune. Nous avons eu la chance de nous observer mutuellement durant la préparation. Je me rappelle même des discussions sur la manière dont Clotaire tenait sa cigarette, comment il la portait à la bouche. Même si peut-être rien de cela n'apparaît dans le film, nous avons besoin, par moments, de nous accorder. Une forme de confiance mutuelle s'est créée durant cette période.

M.F. : Pour ma part, j'ai d'abord travaillé avec un coach de jeu, Daniel

Marchaudon. Il ne s'agissait pas vraiment d'apprendre le texte par cœur, mais plutôt de comprendre la psychologie du personnage, retracer un peu sa vie et lire entre les lignes. L'objectif était de vraiment m'approprier le rôle, de croire en sa vision et d'essayer de la défendre au maximum.

Ensuite, je savais que François allait jouer la suite dans la seconde partie. J'avais une totale confiance en son jeu, parce que j'admiraits son travail avant même de le connaître. Donc, je n'ai pas eu de soucis à envisager la suite.

Je me suis vraiment concentré sur le fait de vivre pleinement le Clotaire présent. Je n'ai pas essayé de me baser sur la seconde partie du scénario. Cela dit, avec François, nous nous sommes beaucoup observés et avons passé pas mal de temps à Marseille, lors des répétitions avec la troupe, pour peaufiner tout cela. Il y a aussi eu un travail physique bien poussé sur le personnage.

FRANÇOIS, JOUER UN PERSONNAGE DÉJÀ INTERPRÉTÉ PAR UN AUTRE COMÉDIEN, CELA CHANGE-T-IL VOTRE APPROCHE, EN DEHORS DE VOS DISCUSSIONS, D'UNE MANIÈRE OU D'UNE AUTRE ?

F. C. : Je crois que c'était une première pour moi. Même si dans certains films, quelqu'un me jouait jeune, comme dans une scène de flashback à l'enfance, cela n'a jamais été au point de vraiment partager un film de manière égale. Parfois, une seule scène peut en dire plus sur un personnage que deux heures de film en continu, mais là, en lisant les scènes, je me souviens que j'adorais déjà le personnage adolescent. J'étais même jaloux de me dire que ce n'était pas moi qui allais les jouer.

Je me souviens avoir trouvé les scènes extraordinaires. Malik porte merveilleusement la première partie du film qui commence dans la lumière pour plonger ensuite dans l'ombre. Les émotions y sont d'une grande beauté. J'aime les deux parties du film, mais bien sûr, celles où j'ai joué sont particulièrement chères à mon cœur. La première partie est déjà un film en soi, centré sur une rencontre amoureuse adolescente.

Pour moi, cela a rarement été aussi bien filmé, joué et écrit. Il y a même des scènes qui n'ont pas été incluses dans le film, comme des dialogues au téléphone entre les deux adolescents où les deux adolescents parlaient de sexe. Je trouvais cela à la fois déstabilisant et très intime au cinéma, mais c'est justement ce qui rend leur intimité si belle. En tout cas, j'étais vraiment enthousiaste à l'idée de voir Malik et Mallory incarner nos personnages plus jeunes, à chaque fois que nous arrivions sur le plateau.

Normalement, lorsque nous avons un rôle principal, que ce soit Malik ou

moi, nous enchaînons tous les jours de tournage. Pour ce film, parfois, nous ne tournions pas pendant deux semaines, nous laissions la place à l'autre dans le personnage, puis nous revenions. Et chaque fois que je revenais, Gilles était très heureux de me montrer les scènes de Malik et Mallory, et je voyais à quel point l'histoire s'incarnait.

Il fallait que cette rencontre et cette histoire soient belles et déchirantes pour que, par la suite, Adèle et moi ayons envie de nous retrouver à la fin du film, ou pas. L'enjeu était tellement crucial que ne pas avoir cette responsabilité sur mes épaules était un peu étrange, mais j'étais heureux de voir cette résonance en Malik.

ON VOUS A ENTENDU DIRE, ADÈLE ET VOUS, QUE VOUS AVIEZ INTÉRÊT À « ÊTRE À LA HAUTEUR AVEC CES PETITS JEUNES », BIEN QUE VOUS AYEZ A PRIORI UNE CARRIÈRE PLUS ÉTABLIE QU'EUX. EST-CE QUE C'ÉTAIT UNE COQUETTERIE OU Y AVAIT-IL UNE SORTE DE PETIT CHALLENGE ENTRE LES DEUX COUPLES ?

F.C. : Je pense que ce n'est jamais de la coquetterie. Chaque fois que j'entame un nouveau projet, j'ai peur de ne pas être à la hauteur, j'éprouve des doutes. C'est un schéma qui se répète constamment. Ce n'est pas parce que j'exerce ce métier depuis vingt ans que j'ai acquis de l'assurance. Et d'une certaine manière, je trouve cela bénéfique de continuer à penser et ressentir les choses ainsi.

Il y a un aspect que je trouve remarquable : Malik et Mallory sont d'une beauté saisissante. C'est d'ailleurs ce que j'avais mentionné lors de la conférence de presse à Cannes. Heureusement, la séquence en prison permet de justifier la transformation de Clotaire en ce personnage au visage marqué que j'incarne dans la deuxième partie.

Il fallait être à la hauteur du personnage. Prenons, par exemple, ces plans où Malik est assis sur sa mobylette, observant Mallory. Je les trouve véritablement iconiques. Ce que Malik dégage, son attitude, la manière dont Gilles l'a filmé, tout cela contribue à cette impression. Je me suis dit : « Il faut vraiment être à la hauteur du personnage. » Je voyais bien que Malik offrait quelque chose d'assez unique, ce qui ajoutait bien sûr une responsabilité supplémentaire. Dans tous les cas, j'ai pris le film et mon rôle très au sérieux.

MALIK, ÉTANT DONNÉ QUE VOUS COMPTABILISIEZ LE PLUS DE JOURS DE TOURNAGE, 45 AU TOTAL, AVEZ-VOUS RESENTI PAR RAPPORT À ADÈLE ET FRANÇOIS UNE CERTAINE ANGOISSE, DU STRESS, OU AU CONTRAIRE

UNE GRANDE SATISFACTION À JOUER LE RÔLE DE FRANÇOIS JEUNE ?

M. F. : Lorsque j'ai passé le casting, je m'attendais à faire 5 à 10 jours de tournage, principalement pour jouer le flashback. Depuis le début, je parlais de zéro, sans avoir toutes les informations. C'est seulement après avoir décroché le rôle que j'ai lu le scénario et j'ai été complètement époustoufflé. Je ne m'attendais pas du tout à cela. D'un coup, alors qu'on parlait d'histoires d'amour, je tombais sur des scènes de braquage et d'autres événements complètement inattendus. Il y avait bien sûr une petite pression, mais quand j'ai découvert que François était derrière tout cela, j'ai surtout éprouvé de la fierté. C'était une immense joie de pouvoir partager ce personnage. Et finalement, François a échangé énormément avec moi. Pas nécessairement dans ce qui était écrit, mais plutôt dans tout ce qui l'entourait. Jouer un personnage, c'est le vivre ensemble, et je trouve cela enrichissant. La question n'était pas tant de chercher à lui ressembler, mais plutôt d'avoir une référence commune pour partager la même vision du personnage. Nous étions donc très ouverts à la discussion pendant le tournage et si nous avions des questions nous pouvions regarder et échanger sur des scènes ensemble. Mais encore une fois c'était surtout une source de fierté plus qu'autre chose.

F.C. : C'est vraiment étrange parce que notre métier est très collectif. Nous partageons des scènes avec nos camarades, nous partageons un plateau... Mais partager un personnage est une intimité particulière. Quand nous acteurs recevons un personnage, c'est notre trésor. Il nous appartient et reste le nôtre. Le partager est quelque chose de spécial.

Nous avons eu la chance de bien nous entendre avec Malik mais il y a aussi cette dimension intime où nous sommes liés à jamais par cette expérience. Je sais que nous avons pensé la même chose de ce personnage, nous avons aimé Jackie de la même manière. Nous partagions vraiment cette vision commune.

M.F. : Se rencontrer pour la première fois en tant que Malik jouant François, puis de se retrouver une deuxième fois à Marseille, tous les deux complètement rasés, était très amusant.

F.C. : D'ailleurs après, on s'appelait Clotaire...

M.F. : Oui, nous étions vraiment dans le personnage. Je crois que, tous les deux, nous sommes profondément tombés amoureux de Jackie. Voire de Clotaire lui-même et de cette histoire. Dès la lecture du scénario, je savais que j'avais quelque chose d'exceptionnel entre les mains.

LE MÉLANGE DES GENRES EST ASSEZ RARE DANS LE CINÉMA FRANÇAIS : DU POLAR, DE L'HISTOIRE D'AMOUR, DE LA DANSE, DE LA MUSIQUE, DU DRAME, DE LA COMÉDIE AUSSI. ÉTAIT-CE PARTICULIÈREMENT STIMULANT DE JOUER UN RÔLE AUSSI COMPLET DANS UN FILM AUSSI DIVERSIFIÉ ?

F.C. : J'ai l'impression que le mélange des genres est une perception extérieure. Lorsque je regarde le film, je perçois ce mélange parce qu'à un moment donné, la caméra zoome sur un baiser dans un champ de colza, puis on passe à un cut musical, ce qui fait penser à une comédie romantique, alors qu'il y a aussi des braquages, etc. Sur le tournage, nous faisons des répétitions pour des scènes d'action avec des bagarres. Mais en réalité, le Clotaire bouleversé devant Chabat, qui veut revoir Jackie, est le même qui assène des coups de batte et se venge. C'est toujours le même personnage.

Et donc, en réalité, c'est plus une question formelle, une vision de Gilles qui consiste à mélanger les genres et à assumer parfois des montages, des choix musicaux et des effets esthétiques. Mais de l'intérieur.

Quand vous tournez un film avec des scènes de bagarres, celles-ci ont un sens. Par exemple, dans ce cas, il y a des bagarres parce que je récupère le terrain que Tony m'a volé. Pour moi, l'histoire a donc une cohérence et fait sens.

Je ne me sens pas vraiment passer d'un genre à l'autre parce que cela impliquerait une manière différente d'incarner le personnage. Même si c'est un personnage doté d'une palette très large, capable d'avoir la main qui tremble et d'exprimer une poésie intérieure et en même temps de faire preuve de grande violence dans la scène suivante, c'est exactement le même personnage. Je l'ai nourri de la même manière. Dans la vie, nous sommes également multiples. Donc, je dois avouer que, lors de la réalisation du film, je ne ressentais pas tant que cela le mélange des genres.

M.F. : Pour ma part, j'ai ressenti une progression chronologique très marquée pendant le tournage. En juin et juillet, j'ai pleinement vécu ce premier amour à travers des scènes où l'on se baignait dans la rivière, on faisait des idioties, on allait au lycée, on dansait...

J'ai passé un mois de juillet entouré d'adolescents, baignant dans cette atmosphère de joie et d'insouciance. Mais en août, l'ambiance a complètement changé. Dès mon arrivée sur le plateau, j'ai eu l'impression de participer à un tout autre tournage, dans un univers différent. Dans ce monde-là, il y avait toute une partie à La Brosse que j'ai vécue un peu comme Clotaire. Clotaire vit cette expérience plongé dans son univers d'adolescent, occupé à faire ses bêtises. Puis, soudain, il se retrouve dans un milieu très dangereux. C'était aussi pour moi une immersion dans cet environnement, entouré d'acteurs d'âges et de milieux différents et c'était vraiment enrichissant. J'ai autant apprécié tourner la première partie que la seconde. Bien qu'il n'y ait pas

eu un mélange total des genres, pour moi, le tournage s'est divisé en deux parties distinctes, l'une axée sur l'amour et l'autre sur la violence. J'ai pris un grand plaisir à arriver sur le plateau et à changer d'univers.

GILLES LELLOUCHE EST AUSSI ACTEUR. COMMENT DIRIGE-T-IL LES AUTRES ACTEURS ? QUEL TYPE DE DIRECTEUR D'ACTEURS ET DE METTEUR EN SCÈNE EST-IL ?

M.F. : On sent que c'est quelqu'un qui sait jouer, mais surtout, on n'a pas l'impression que c'est un acteur qui réalise un film. C'est plutôt un réalisateur qui sait extrêmement bien jouer. Sa manière de nous diriger est assez rare. Je n'ai pas côtoyé énormément de réalisateurs, mais Gilles, nous laisse une grande liberté, il nous fait confiance, ce qui nous procure aussi une grande assurance.

Il nous laisse libres de refaire une scène ou d'expérimenter. Mais c'est surtout quelqu'un qui observe beaucoup. À la fin d'une scène, il vient nous voir en sachant, bien sûr, ce qu'il veut. Il peut refuser la scène, mais aussi nous dire qu'il apprécie notre travail. Quand on vit une scène, il la vit avec nous. Il n'est pas un spectateur mais plutôt le personnage au même moment.

Il a une vision à la fois vaste et précise. On sent qu'il aime son film et que le personnage, c'est un peu lui. Nous nous inspirons de sa vision et de ce qu'il voit.

Je pense que tout s'est parfaitement enchaîné parce qu'il réalise extrêmement bien. Il a une idée précise en tête, et cela se reflète dans le résultat final, exactement comme il le voulait. Quand on termine une scène où l'on a bien joué, on sait qu'il va arriver en courant vers nous et en hurlant de joie. Dans la scène au tribunal, il a particulièrement aimé une prise. Je me rappelle l'avoir vu arriver en courant à travers toute la salle et me suis demandé ce qui allait se passer. Il s'est précipité, m'a pris dans ses bras et a crié que c'était exactement ce qu'il voulait. Vouloir revivre ce moment à chaque fois que nous jouons est aussi un défi en quelque sorte.

F.C. : Gilles est un acteur, un réalisateur, mais même avant cela, c'est un excellent auteur. En lisant le scénario, on constate que les personnages sont forts, riches et denses. Il est entouré par des talents comme Audrey Diwan et Ahmed Hamidi à l'écriture, mais l'on voit bien aussi qu'il respire tous ces personnages.

Que ce soient des personnages féminins comme ma mère, Jackie, ou des personnages masculins comme Clotaire, son père, le personnage joué par Vincent Lacoste, ou de Benoît Poelvoorde dans un rôle de truand, il parvient à comprendre leur mécanisme et à montrer leur humanité. Aucun d'eux n'est cliché ou superficiel, chacun a une histoire. Quelle que soit l'importance du rôle, on sent qu'il les aime tous. Pour un acteur,

c'est un cadeau extraordinaire de recevoir un personnage consistant et dense, peu importe le nombre de pages ou de répliques.

Sur le plateau, Gilles sait communiquer ce qu'il veut à ses acteurs. C'est propre à son tempérament et à sa proximité naturelle avec les gens. Il a un mot pour chacun et est attentif à tout ce qui se passe pendant le tournage. C'est extrêmement agréable.

Le fait qu'il soit acteur peut parfois nous amener à des raccourcis. Par exemple, j'ai déjà travaillé avec des metteurs en scène qui essaient de vous expliquer, par des leviers psychologiques, qu'il faut dire une phrase deux fois plus vite parce qu'ils ont un minutage précis. En réalité, ils veulent juste que l'on aille plus vite. Gilles, lui, ne s'embarrasse pas de tout cela. Il sait que nous sommes des acteurs, des machines huilées pour ce métier, et il comprend que parfois nous avons besoin d'être nourris d'un sentiment intérieur pour approcher une forme de vérité. En tout cas, notre vérité. Mais parfois, il peut simplement nous dire : « Mets-toi de trois quarts dos parce que sinon je ne vois pas le bout de ton nez ». Il y a aussi une certaine facilité de travail avec lui.

AVANT DE CONCLURE, FRANÇOIS, PARLEZ-NOUS DE LA SCÈNE DE FIN AVEC ADÈLE, OÙ VOUS LUI DITES DES MOTS. LA FEUILLE QUE VOUS AVEZ ENTRE LES MAINS EST-ELLE VIERGE OU TOUT EST-IL ÉCRIT ?

F.C. : Elle est écrite. Manuel Mougin, l'accessoiriste du film, m'avait préparé cette note que j'ai gardée comme un précieux totem. J'ai lu certains des mots écrits, mais j'en ai aussi improvisé d'autres sur le moment. Je m'étais fait ma propre liste d'une cinquantaine de mots, au cas où, en sachant que Manuel me proposerait quelque chose. En improvisant, je puisais des mots de ma propre liste, pour essayer de faire rire Jackie. Parce que Gilles était d'accord sur l'idée qu'il fallait retrouver de la légèreté à la fin de cette scène. Et surtout de la complicité !

QUE SOUHAITERIEZ-VOUS DIRE POUR CONCLURE NOTRE ENTRETIEN ?

M. F. : En réalité, nos chemins ne se sont tant croisés que cela sur le plateau, comme s'il y avait véritablement deux films en un seul. Ce que j'ai particulièrement apprécié, ce sont les moments où nous nous retrouvions à la fin du tournage. Quelques dates de tournage se chevauchaient, mais il arrivait parfois que nous ne nous revoyions pas pendant presque deux à trois semaines. À chaque retrouvaille, nous nous racontions les scènes exceptionnelles que nous avions tournées et les moments forts que nous avions vécus. Ces moments nous transportaient car ils révélaient deux films presque totalement différents, bien que profondément liés entre eux.





ENTRETIEN AVEC ALAIN ATTAL ET HUGO SÉLIGNAC

PRODUCTEURS

GILLES LELLOUCHE ET L'AMOUR OUF ENFIN À CANNES APRÈS TOUTES CES ANNÉES, QUEL SENTIMENT CELA SUSCITE EN VOUS ?

ALAIN ATTAL - C'est un mélange d'humilité et d'honneur. Être en compétition au Festival de Cannes n'était pas notre but ultime, mais participer à cet événement emblématique est à la fois exaltant et témoigne du parcours extraordinaire de ce film. D'une certaine manière, avant même que le public ne se prononce, Cannes nous dit avec éclat et panache : « Vous avez eu raison ». Bien sûr, le verdict final appartient au public. Mais en amont, il y a eu toutes ces années de réflexion sur le travail de cinéaste de Gilles Lellouche, le soutien pour le mener à bien alors que sa carrière d'acteur prenait son envol et qu'il jonglait avec ses multiples engagements, tout en gardant ce film en tête. C'est tout cela qui a contribué à l'élaboration de ce projet. Avant de se lancer dans la réalisation du GRAND BAIN, son deuxième film, Gilles s'est effectivement interrogé sur la possibilité de faire de L'AMOUR OUF son prochain projet.

Les circonstances ont pris une autre tournure, même s'il y a cinq ans nous avions déjà envisagé cette possibilité, car nous détenions les droits d'adaptation depuis 17 ans. Ce film était un projet cher à son cœur depuis le début de sa carrière de réalisateur.

HUGO SÉLIGNAC - Ce festival est une première pour Gilles Lellouche et moi. Alain Attal lui a participé à plusieurs reprises à la compétition officielle. Pour ma part, je n'ai eu l'occasion d'être présent que hors compétition. Être sélectionné en compétition officielle représente une immense joie et une profonde fierté même si j'avais quelques appréhensions. Le film de Gilles est véritablement extraordinaire, d'une générosité rare : il touche au cœur, nous offre des larmes, de la musique et du rire. Sa mise en scène est à l'image du personnage, généreuse et authentique.

Bien sûr, je suis extrêmement fier pour Gilles, et je trouve que cette reconnaissance est amplement méritée. C'est également une fierté pour notre aventure, qui a débuté il y a de nombreuses années, avec l'acquisition des droits en 2006. Nous avons entamé le développement du projet à cette époque. À ce moment-là, j'étais assistant d'Alain. Nous nous demandions comment nous allions concrétiser ce film.

Pour rester fidèles à l'essence du livre, nous devions traiter à la fois de l'adolescence et de la vie de jeune adulte. Nous pressentions déjà que le budget du film serait très conséquent. Il y avait alors moins de stars de moins de 28 ans. Cela nous aurait amenés à revoir la narration pour mettre en avant des acteurs plus âgés. Nous avons envisagé d'accélérer le passage sur l'adolescence et de consacrer plus de temps à l'âge adulte. Gilles n'avait pas la même vision. Avec Alain, nous nous sommes demandés s'il n'était pas préférable pour lui de tourner un autre film avant L'AMOUR OUF. Gilles souhaitait alors explorer le thème de la dépression. Lorsque je lui ai montré le documentaire suédois sur la natation synchronisée, il a décidé que le sujet de son prochain film serait les cinquantenaires dépressifs en quête de sens à leur vie.

Nous avons atteint 4,5 millions d'entrées avec LE GRAND BAIN qui a été présenté hors compétition à Cannes. Lorsque nous sommes arrivés avec un projet encore plus ambitieux que celui que nous avons imaginé en 2006, avec des acteurs comme Adèle Exarchopoulos et François Civil qui sont des stars malgré leur jeune âge, nous avons donc déjà LE GRAND BAIN dans nos bagages. Tout était donc une question de timing. Et le moment pour L'AMOUR OUF a fini par arriver, même s'il a fallu attendre 18 ans pour cela.

CE FILM TÉMOIGNE ÉGALEMENT D'UNE FIDÉLITÉ PROFONDE ENTRE PRODUCTEURS ET RÉALISATEUR...

AA - Cette fidélité est également très liée à la personne de Gilles en tant que cinéaste. Notre formidable amitié s'est tissée dès son premier

film, depuis ses débuts dans les courts-métrages. Elle s'est poursuivie avec NARCO, son premier long métrage qu'il a coréalisé avec Tristan Aurouet en 2004.

Avec Hugo, son point de vue de cinéaste, son envie de réaliser nous a interpellés. Curieusement, notre ADN de producteurs a été fortement influencé par son univers cinématographique, alors même qu'il n'avait coréalisé qu'un seul film. Cela a suffi pour créer des échanges, mêler nos univers et fantasmer ensemble - d'abord à deux, puis rapidement à trois avec Hugo - sur les promesses de cinéma en commun.

Et cette connexion n'a jamais cessé. Même lorsqu'Hugo est devenu producteur indépendant, qu'il a produit ses propres films, nous avons maintenu ce lien indéfectible et notre désir commun de faire du cinéma, à trois.

HS - Avec Alain et Gilles, la fidélité est le fil conducteur de notre histoire. Pour ma part, je suis arrivé à l'âge de 19 ans chez Alain. Avec Gilles nous avons commencé ensemble, même s'il avait déjà avancé sur le film avec Alain avant mon arrivée. Les bureaux des Productions du Trésor occupaient à l'époque seulement 70 mètres carrés, ce qui créait une proximité entre nous. J'ai rapidement établi un lien avec Gilles, alors âgé d'une trentaine d'années et qui travaillait sur NARCO. J'ai été époustoufflé par ce film d'une grande sensibilité. Sa thématique, celle des individus qui aspirent à un destin plus grand mais qui finissent par se contenter de ce qu'ils ont et être heureux, reflète la personnalité de Gilles. Elle est également présente dans LE GRAND BAIN, où à la fin, les membres de l'équipe ne parlent pas de leur succès, mais rentrent chez eux, avec leur famille.

Le désir de collaboration existait avant même que je crée ma propre société, en 2012-2013, car j'ai montré à Gilles le documentaire suédois sur la pratique de la nage synchronisée en 2011. Alain avait déjà produit NARCO et avait acquis les droits du livre de Neville Thompson.

Fidélité et désir de collaborer étaient donc présents dès le début. Ensemble nous formons un beau trio. Nous incarnons trois générations différentes et prenons du plaisir à collaborer sur des projets ambitieux. Gilles a vraiment le don pour créer une atmosphère animée et conviviale, c'est ce que j'apprécie tant chez lui. Que ce soit lors de l'écriture, du casting, du tournage ou du montage, nous passons d'excellents moments ensemble.

Je suis fier de notre amitié, de notre fidélité et du résultat. Lorsque j'ai visionné le film pour la première fois, ni le mixage ni l'étalonnage n'étaient terminés, mais j'ai immédiatement reconnu sa grandeur. Cette œuvre générationnelle peut plaire à un large public, cinéphile ou non. Son casting, sa modernité peuvent toucher profondément la génération des 15-25 ans. Les jeunes qui ont assisté à des projections l'adorent et le considèrent comme un grand film. Ils en sortent marqués, car même s'ils n'ont peut-être pas encore vécu d'histoire d'amour semblable, ils ont ressenti des émotions très fortes.

N'AVEZ-VOUS PAS CONNU DES PÉRIODES DE DÉCOURAGEMENT ? AVIEZ-VOUS LA CERTITUDE QUE VOUS RÉUSSIRIEZ UN JOUR À PRODUIRE CE FILM ET À ACCOMPAGNER GILLES DANS CETTE AVENTURE ?

AA - Nous avons toujours eu la conviction que nous accompagnerions Gilles en tant que réalisateur depuis Narco. Puis, une fois que le projet de L'AMOUR OUF est né, ce projet récurrent a continué à nous hanter et à ressurgir de manière régulière. Le titre lui-même, resté inchangé depuis le roman, a conservé sa pertinence au fil du temps. Nous étions certains que personne d'autre que nous n'accompagnerait Gilles dans son désir de le réaliser. Nous avons profondément compris et apprécié son univers, son ingéniosité, ce que j'appelle sa « vista ».

Ensuite, le formidable GRAND BAIN a pris la place de ce projet persistant entre nous. Ce n'était pas par facilité, mais parce que ce film nous semblait plus accessible pour un réalisateur qui jusqu'alors n'avait coréalisé qu'une seule œuvre. LE GRAND BAIN a permis à Gilles d'affirmer son identité de cinéaste. Après la projection mémorable du film hors compétition à Cannes et son succès fulgurant qui nous a remplis de bonheur, L'AMOUR OUF est devenu incontournable pour nous et dès lors ne nous a plus quitté.

À ce moment-là, en tant que producteurs nous nous sommes sentis légitimes à rêver d'un projet aussi audacieux. De son côté, Gilles, s'est affirmé en tant que cinéaste en s'obstinant à vouloir réaliser ce projet, coûte que coûte. Ce film incarne la vision d'un réalisateur totalement libre. Et nous avons pu nous appuyer sur la réussite du GRAND BAIN pour lui offrir cette liberté.

FACE À L'AMBITION DU PROJET, SES DIMENSIONS ROMANESQUES, LA DURÉE DU FILM ET SON COÛT, AVEZ-VOUS TRAVERSÉ DES PÉRIODES D'INCERTITUDE OÙ VOTRE ENTHOUSIASME A PU ÊTRE MIS À L'ÉPREUVE ? MONTER UN FILM AVEC UN BUDGET DE PRÈS DE 35 MILLIONS EST TOUT DE MÊME UN DÉFI COMPLEXE...

AA - En effet, nous avons traversé de grands moments de doute. En tant que complices et soutiens de Gilles dans son écriture et son projet, par moments, nous avons dû faire face à notre propre subjectivité. Nous devions constamment nous remettre en question pour nous assurer que notre enthousiasme n'altérerait pas notre jugement.

À chaque étape de l'écriture du scénario puis des différentes versions du script, du choix des collaborateurs nous ressentions cette angoisse de nous tromper. Nous faisons lire le script à différents partenaires pour vérifier s'ils partageaient notre engouement. Il y avait cette crainte constante de se tromper sur l'ampleur et la légitimité du projet, et surtout sur la puissance du scénario. Chaque décision, qu'il s'agisse

du casting, de la version du scénario, du décor, de la localisation ou de la durée du film était accompagnée de cette préoccupation : avons-nous fait le bon choix ? Puis, au fil du temps, nous avons pris conscience que nous n'étions pas seuls. Alors que nous avons entamé le travail à trois, nous avons mobilisé un grand nombre de personnes autour de nous pour contribuer au film, ce qui nous a aidé à surmonter nos doutes et nos inquiétudes.

HS - La phase du projet la plus longue a été l'écriture, mais une fois que nous l'avons envoyé aux financiers, avec qui nous avons déjà travaillé sur LE GRAND BAIN, tout s'est accéléré. Il est important de rappeler que peu de réalisateurs ont atteint les 4,5 millions d'entrées.

Tout le monde a reconnu l'ambition du projet de L'AMOUR OUF, sa qualité narrative et émotionnelle. Les derniers détails ont été un peu plus complexes, notamment les trois derniers millions nécessaires à la production, où chaque euro compte. Mais honnêtement, nous ne nous plaignons pas. Nous sommes excités par le projet, même si l'on nous dit parfois que c'est le film le plus cher de l'année. Cette perception est influencée par une mentalité américaine. Aux États-Unis, le marché et l'industrie sont différents, on parle davantage en termes de dollars qu'en termes d'entrées. Pour l'anecdote, Netflix dans sa communication aux États-Unis, a avancé que le coût de production de BAC NORD était trois fois supérieur à son coût réel, dans le but de renforcer la crédibilité du projet. Je pense au contraire que dire la vérité sur le coût d'un film le crédibilise en montrant que malgré un budget limité on a réussi à réaliser un projet de grande envergure.

En définitive, je suis vraiment ravi et enthousiaste d'avoir donné à Gilles les moyens de réaliser le film qu'il souhaite, avec 18 semaines de tournage. C'est ce qui me motive et me stimule. Je parle en mon nom mais je sais qu'Alain partage la même énergie que moi.

LE TRAVAIL D'UN PRODUCTEUR SUR CE FILM EST-IL SPÉCIFIQUE ? COMMENT LE DÉFINIRIEZ-VOUS ?

AA - Le travail d'un producteur sur ce film demande de conserver une certaine subjectivité. En tant que cinéaste Gilles est très inventif, ce qui signifie que nous devons être ouverts à ses propositions. Par exemple, lorsque nous avons vu un premier montage de 3h40, il a fallu faire preuve de discernement. Ce travail est particulier car notre implication dans ce film est plus importante en raison de son ampleur et de l'adhésion qu'il a suscité chez les partenaires. Il peut être tentant de laisser le cinéaste faire ce qu'il veut, mais il est essentiel de retrouver notre expertise, qui consiste à être les premiers spectateurs d'un film.

À chaque étape, que ce soit pendant le tournage, la production, la post-production ou le montage, nous devons garder une certaine distance. Il n'est certes pas facile de donner un avis objectif à notre

ami réalisateur, sans être aveuglés par notre sentiment de réussite ou notre amitié pour lui.

HS - Avant même de parler de développement, de financement ou de casting, le travail d'un producteur sur ce film était vraiment spécifique. Notre premier défi était de maintenir notre énergie. Nous avons dû nous assurer de garder notre enthousiasme constant. Lorsque nous nous sommes lancés dans LE GRAND BAIN, Gilles a eu des doutes car un autre film anglais traitait du même sujet. Nous sommes alors revenus à L'AMOUR OUF, pour ensuite revenir au GRAND BAIN, puis de nouveau à L'AMOUR OUF, avant de nous fixer définitivement sur Le GRAND BAIN. Tout comme les réalisateurs et les artistes, les producteurs peuvent aussi douter. Mais sur ce projet, nous n'avons jamais douté que nous mènerions à bien ce projet.

Dès la première fois où Gilles nous en a parlé, lorsque Benoît Poelvoorde lui a donné le livre et que nous l'avons lu, à chaque étape, nous étions certains que nous réaliserions ce projet, et notre excitation et notre conviction n'ont jamais faibli quant au fait que ce serait le grand film de Gilles. En produisant LE GRAND BAIN, nous savions que si nous réussissions, cela nous permettrait de faire L'AMOUR OUF. C'était un travail à long terme, et notre énergie était la clé de la réussite de ce grand projet. Parfois, un réalisateur peut me parler d'un projet pendant des années, puis passer à autre chose parce qu'il doute ou n'a pas trouvé la bonne approche. Personnellement, j'ai des projets qui m'ont été présentés mais que je n'ai pas encore réalisés. Mais pour L'AMOUR OUF, je ressentais régulièrement le besoin impérieux de le concrétiser.

Gilles n'est pas du genre à écrire cinquante versions différentes. Après nos retours sur la première version, c'est la deuxième version qui a été envoyée en financement. Nous avons également fait des choix créatifs tout au long du processus, comme de parler davantage d'amour dans la première partie du film et de mieux nous connecter avec le public jeune.

Le tournage est un moment clé pendant lequel je vais régulièrement déjeuner avec les acteurs, regarder les rushes avec Gilles et lui transmettre mon énergie pour combattre la fatigue.

Pour moi, travailler sur un film nécessite une forte implication dans le développement, l'écriture, le casting et le choix des chefs de poste. Mais le moment du tournage reste celui du réalisateur. Je ne me considère pas comme co-réalisateur, peut-être en partie parce que mon père et mon beau-père sont réalisateurs. Les projets où j'ai eu l'obligation d'être présent quotidiennement sont ceux où je me suis le moins épanoui artistiquement parlant, car je ne suis pas le réalisateur. Mon rôle consiste à comprendre ce que le réalisateur ou la réalisatrice souhaite et à pousser les limites pour que sa vision soit encore meilleure. En revanche, je ne suis pas là pour réaliser. Le moment où je suis le plus impliqué, voire intrusif est le montage. Gilles et Simon Jaquet peuvent en témoigner !





LISTE ARTISTIQUE

JACKIE (25 ANS) ADÈLE EXARCHOPOULOS
CLOTAIRE (28 ANS) FRANÇOIS CIVIL
JACKIE (15 ANS) MALLORY WANECQUE
CLOTAIRE (17 ANS) MALIK FRIKAH
PAPA JACKIE ALAIN CHABAT
LA BROSSIE BENOÎT POELVOORDE
JEFFREY VINCENT LACOSTE
LIONEL (28 ANS) JEAN-PASCAL ZADI
MAMAN CLOTAIRE ELODIE BOUCHEZ
PAPA CLOTAIRE KARIM LEKLOU
KIKI (20 ANS) RAPHAËL QUENARD
TONY ANTHONY BAJON



LISTE TECHNIQUE

UN FILM DEGILLES LELLOUCHE
PRODUIT PAR ALAIN ATTAL ET HUGO SÉLIGNAC
SCÉNARIO ADAPTATION DE GILLES LELLOUCHE
..... AHMED HAMIDI ET AUDREY DIWAN
DIALOGUES GILLES LELLOUCHE
D'APRÈS LE ROMAN..... NEVILLE THOMPSON
MUSIQUE ORIGINALE JON BRION
IMAGE LAURENT TANGY (A.F.C)
MONTAGE SIMON JACQUET
DÉCORS JEAN-PHILIPPE MOREAUX (A.D.C)
SON CÉDRIC DELOCHE
..... GWENNOLE LE BORGNE
..... JON GOC
..... MARC DOISNE
COSTUMES ISABELLE PANNETIER
MAQUILLAGE MYRIAM HOTTOIS (A.M.C)
COIFFURE ROMAIN MARIETTI
ASSISTANT RÉALISATEUR FABIEN VERGEZ
SCRIPTE JULIE DARFEUIL
DIRECTEUR DE PRODUCTION VINCENT PIANT
RÉGISSEUR GÉNÉRAL ... BENJAMIN "BIJAM" JOURNET
DIRECTION DE POSTPRODUCTION . NICOLAS MOUCHET
..... SEVERINE CAVA
SUPERVISION MUSICALE EMMANUEL FERRIER
DIRECTION CHORÉGRAPHIQUE (LA) HORDE
..... MARINE BRUTTI
..... JONATHAN DEBROUWER
..... ARTHUR HAREL
CASTING MICHAEL LAGUENS
..... MARIE-FRANCE MICHEL
..... ELSA PHARAON
COPRODUCTEURPATRICK QUINET

UNE CO-PRODUCTION..... CHI-FOU-MI PRODUCTIONS
..... TRÉSOR FILMS
..... STUDIOCANAL
..... FRANCE 2 CINÉMA
..... COOL INDUSTRIE
..... ARTÉMIS PRODUCTIONS
..... VOO ET BETV
..... PROXIMUS

AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+
AVEC LA PARTICIPATION DE NETFLIX
..... FRANCE TÉLÉVISIONS
..... RTBF (TÉLÉVISION BELGE)
..... PICTANOVO
AVEC LE SOUTIEN DE..... LA RÉGION HAUT-DE-FRANCE
EN COPRODUCTION AVECSHELTER PROD
EN ASSOCIATION AVEC TAXSHELTER.BE & ING
AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER
..... DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE

PLAYLIST

MUSIQUE ORIGINALE JON BRION

YVES SIMON	AU PAYS DES MERVEILLES DE JULIET
SOFT CELL	SO
AGATHE & REGRETS	JE NE VEUX PAS RENTRER CHEZ MOI SEULE
THE CURE	A FOREST
BILLY IDOL	EYES WITHOUT A FACE
PRINCE	NOTHING COMPARES 2 U
THE ALAN PARSONS PROJECT	SIRIUS
FALCO	DER KOMMISSAR
PATRICK COUTIN	J'AIME REGARDER LES FILLES
MICHEL COLOMBIER	EMMANUEL
BENOÎT POELVOORDE (SERGE LAMA)	D'AVENTURES EN AVENTURES
DEEP PURPLE	CHILD IN TIME
BENOÎT POELVOORDE (GILBERT BÉCAUD)	MES MAINS
JOHN H CARPENTER & ALAN HOWARTH	THE BANK ROBBERY / THE DUKE ARRIVES
DAFT PUNK	ROCK N ROLL
NAS	MADE YOU LOOK
CLAUDE BARZOTTI	MADAME
LIL KIM & LIL CEASE	BIG MOMMA THANG (FEAT. JAY-Z)
GINUWINE	PONY
NTM	THAT'S MY PEOPLE
EVERYTHING BUT THE GIRL	MISSING (TODD TERRY REMIX)
FOREIGNER	URGENT

SORTIE EN VINYLE, CD ET DIGITAL LE 11 OCTOBRE

